

La mondialisation, une occidentalisation du monde ?

Le Monde est-il parvenu au terme de sa finitude comme pouvait le soutenir Paul Valéry dans le climat nihiliste des années 1930 ? L'Histoire du monde moderne a partie liée avec un processus, long et complexe, d'unification planétaire et d'édification d'un Espace-Monde commun. Ce processus débute véritablement au XV-XVIème siècle, lorsque la modernité naissante de l'Europe à travers sa science, sa technique et sa quête de connaissances lui permet de partir à la conquête du Monde avec ses grands navigateurs : la mondialisation débute réellement lorsque Christophe Colomb découvre en 1492 ce qui croyait être les Indes, l'Amérique. L'Europe se lancera ensuite dans la conquête de l'Amérique du Sud au XVI-XVIIème siècle, puis elle s'emparera de l'Asie en ouvrant la Chine à coups de canon au milieu du XIXème siècle, elle explorera à la fin du XIXème siècle l'Afrique, ce continent alors si peu connu.

Le XXème siècle, ou le « siècle des extrêmes » selon l'ouvrage de l'historien Erik Hobsbawm, verra s'établir à la seconde guerre mondiale, un ordre bipolaire régit par l'affrontement des deux grands vainqueurs : les Etats-Unis et l'URSS.

Or, l'implosion de l'empire soviétique en 1991 marque un tournant majeur : à première vue, le monde occidental et ses valeurs semblent hégémoniques et voués à dominer ce nouvel ordre mondial dans une ère « postmoderne », unifiée sous le terme de « mondialisation ». Comment peut-on la définir ? Celle-ci résulte d'un mouvement continu d'unification du monde qui n'est pas le fruit de la providence ou l'expression d'une volonté humaine unilatérale, planifiée, organisée : elle s'exerce par poussée, de manière irrégulière.

Sur un plan géopolitique, elle signifie la fin d'une ère où l'Europe était géocentrée au sein de l'Espace-Monde.

Depuis 1991 et les années 1980, nous assistons à une nouvelle accélération du processus de mondialisation qui semble produire, à première vue, une occidentalisation généralisée du monde. Cependant, cette thèse mérite d'être quelque peu nuancée : des résistances à l'occidentalisation s'opèrent, l'Afrique reste toujours en marge du processus, des synthèses s'opèrent entre la tradition locale et la modernité occidentale.

I. La mondialisation occidentale : vers une ère postmoderne ?

En considérant la dernière « poussée » de mondialisation, l'implosion de l'URSS en 1991 constitue un événement considérable sur un plan historique et géopolitique. Selon la thèse en vogue parmi les néo-conservateurs américains, nous serions entrés dans la « fin de l'Histoire » comme le mentionne le titre du livre phare de Francis Fukuyama en s'inspirant de la dialectique hégélienne. La guerre serait devenue anachronique grâce au triomphe de l'économie de marché et de la démocratie libérale. Nous verrons que cette vision historique s'appuie sur l'identification des 3 grands phénomènes structurants :

- 1) Le triomphe de l'économie de marché
- 2) Le vaste et puissant mouvement de sécularisation
- 3) L'expansion continue de la démocratie libérale

Le triomphe de l'économie de marché et des technologies occidentales

1991 symbolise la défaite d'un modèle économique d'inspiration marxiste-léniniste alternatif et hostile au capitalisme, et plus généralement au libéralisme économique. Désormais, le capitalisme d'aujourd'hui a la capacité de se répandre à l'échelle globale via une économie de réseaux et de flux comme a pu l'analyser le sociologue Manuel Castells. Les firmes multinationales sont devenues des acteurs économiques mondiaux. Au cours des années 1990, elles ont opérés de multiples opérations de fusions-acquisitions afin d'atteindre une « taille critique », selon le langage gestionnaire », sur leur marché. Elles se sont organisées en réseaux afin de gagner en agilité et rationaliser ainsi sur organisation.

A partir des années 1980 et 1990, la finance s'est véritablement globalisée grâce aux « trois D » (dérégulations, décloisonnement, désintermédiation) menée par les politiques néolibérales de Ronald Reagan et Margaret Thatcher. Dorénavant, chaque jour des sommes considérables sont échangées sur l'ensemble des marchés financiers. La finance joue un rôle central pour qui veut comprendre les transformations économiques à l'œuvre. Une nouvelle « Grande Transformation », pour reprendre le titre du grand livre de l'anthropologue hongrois Karl Polanyi, s'est opérée : la finance s'est désencastrées (*desembadded*) de l'économie réelle. L'économie et le monde subissent ce vaste et puissant mouvement de « financiarisation ».

Les nouveaux standards de consommation techno-culturels issus de l'hégémonie culturelle américaine constituent également une caractéristique essentielle de cette vague de mondialisation. De plus en plus de peuples à l'échelle de la planète sont fascinés par ces représentations du mode de vie occidental et la promesse d'une libération individuelle vis-à-vis de la pesanteur de la tradition. A titre, le marketing global et les marques contribuent fortement à ce mouvement.

Par ailleurs, la technologie joue un rôle-clef dans cette dernière poussée de mondialisation grâce à l'informatique, les réseaux, Internet et les nombreuses innovations en matière de télécommunications. Le monde d'aujourd'hui est unifié par les réseaux. Grâce à cette troisième révolution industrielle, notre conception de l'espace-temps s'est singulièrement transformée dans une révolution anthropologique sans précédent : le temps s'est accéléré comme jamais depuis le début du XXème siècle, l'espace s'est rétréci au point que certains ont pu parler de « village global ».

Le désenchantement du monde et la sécularisation

Le désenchantement du Monde, perçu par Max Weber comme un événement inhérent à la modernité, accompagne le mouvement planétaire technico-économique décrit précédemment. Ce phénomène se traduit par un phénomène de sécularisation : la religion est progressivement amenée à passer de l'espace public, des institutions, des familles, au domaine de l'individu, de l'intime. Cette mondialisation induit une tension très forte entre une postmodernité libérale, désenchantée, athée, issue du positivisme et des conceptions du monde, religieuses, mystiques, transcendantes.

Il est indiscutable que le développement du capitalisme, du libre-échange et l'entrée dans la société de consommation ont favorisé le déclin du religieux des structures sociales traditionnelles. Pour reprendre le terme de Max Weber, les modifications des structures économiques et sociales sont générées par un « ethos » : le capitalisme génère un ethos d'accumulation des richesses ayant pour seule fin la jouissance individuelle.

Le succès de la démocratie libérale et du libéralisme politique

Le succès de la démocratie et du libéralisme politique est accrédité par deux siècles d'intenses et tragiques transformations politiques : depuis la défaite de l'URSS en 1991, la démocratie s'impose comme la seule forme politique ayant vaincu successivement le fascisme et le totalitarisme soviétique. Selon la fameuse formule de Churchill, il semble désormais que pour la plupart des peuples de la planète, la démocratie soit le moins mauvais des régimes à l'exception de tous les autres. La question de la légitimité politique est ici fondamentale. Tout régime politique doit être reconnu comme légitime et juste pour être stable et pérenne. La démocratie libérale, inspirée par les valeurs des Lumières au XVIIIème siècle, semble être le seul régime à être aussi légitime à la fois dans la prise en compte des peuples et leur autodétermination et respectueuse de la liberté individuelle, à la source de la civilisation occidentale.

La démocratie et le libéralisme politique ont parties liées avec un certain messianisme conféré par les idées des révolutions américaine et française. C'est là, le fondement de légitimité de la démocratie : le respect et la protection des droits de l'homme.

La dernière poussée de mondialisation a donc favorisé l'expansion de la démocratie libérale occidentale et des revendications individuelles au sein des régimes autoritaires. Les ONG jouent également un rôle central dans ce nouvel espace public mondial en représentant l'idéologie des droits de l'homme et en alertant l'opinion publique internationale sur leur négation.

II. Les limites d'une vision posthistorique

Après la défaite de l'empire soviétique, dans le climat intellectuel inhérent aux réactions suscitées par la parution du livre de Francis Fukuyama et aux déclarations de Georges Bush sur l'émergence d'un « nouvel ordre mondial », il était tentant d'épouser les vues optimistes d'un monde désormais postmoderne ou post-historique. Nous aimerions ici suggérer quelques réserves par rapport à cette vision :

- 1) Replacer dans cette perspective les événements du 11 septembre 2001
- 2) Identifier les sources d'hostilité à l'Occident et les tentatives de synthèses entre la tradition locale et les nouvelles valeurs globales
- 3) Aborder la singularité de l'Afrique comme continent en marge de la mondialisation

La portée des attentats du 11 septembre 2001

Comme le suggère Philipp Zelikiw, les attentats du 11 septembre 2001 ont révélé le nouveau désordre en gestation au cours des années 1990. Ainsi, la contestation de l'Occident et de ses valeurs n'est plus située dans un affrontement binaire qu'était celui de la guerre froide. Elle est aujourd'hui protéiforme, se fonde sur le terrorisme en réseau lui-même mondialisé dans son organisation, son financement et son recrutement. Pour la première fois dans leur histoire, les Etats-Unis ont été attaqués sur leur sol et pris pour cible dans les symboles les plus évidents de la puissance occidentale : les Twin Towers dans le quartier d'affaires de Manhattan.

Comme l'avance Robert Kagan dans son essai controversé « la puissance et la faiblesse », les Etats-Unis sont encore dans l'Histoire, dans un monde de dangers à la Hobbes alors que l'Europe, selon Robert Cooper, évolue dans un monde mental et institutionnel postmoderne de paix perpétuelle à la Kant sous la protection des Etats-Unis.

Les attentats du 11 septembre ont porté à leur paroxysme la tension entre les valeurs occidentales et leur contestation par un islamisme nihiliste, ultra-radicalisé, en guerre contre une Occident « corrompue », « décadente » ou encore « impure ».

L'Histoire nous enseigne aussi que toute hégémonie produit sa contestation, parfois en son cœur même, avec pour objet la notion de « thymos » : la volonté des hommes de se sentir supérieurs aux autres et animés par le désir de reconnaissance.

Du rejet des valeurs occidentales aux compromis locaux

Dans le nouvel ordre contemporain, ou plutôt désordre, il est possible d'identifier clairement les lieux et sources de contestation des valeurs occidentales. L'administration américaine a par ailleurs désigné comme risque potentiel un ensemble d'Etats-voyoux (Rogue States) comme la Corée du Nord, l'Iran, Cuba ou encore le Vénézuéla.

Ainsi, la Corée du Nord, Cuba et le Vénézuéla constituent de solides poches de résistances marxistes-léninistes à la démocratie libérale. Dans son ensemble, à l'exception d'Israël, le Moyen Orient offre une résistance à ces valeurs. Inspirés de idées de Leo Strauss (notamment contre le relativisme culturel et démocratique, identifiant les valeurs du bien sur lesquelles peut reposer la vie de la cité) et de théoriciens comme Paul Bloom ou Wohlstetter, les néoconservateurs ont entrepris la guerre en Irak au nom du messianisme démocratique que doivent endosser les Etats-Unis.

D'autre part, il est possible d'identifier des tentatives de synthèse, ou de compromis, entre les valeurs occidentales postmodernes et la tradition, si bien qu'il serait abusif de parler d'occidentalisation. Les pays asiatiques représentent, à cet égard, un bon exemple. Des pays comme la Corée du Sud, la Japon, Singapour, la Malaisie et, dorénavant, la Chine, ce colosse du siècle en gestation, ont su intégrer le marché et le capitalisme pour se convertir en un temps record (entre 1 et 2 générations) à la globalisation tout en incarnant des modèles sociaux singuliers où la tradition côtoie la modernité. La Chine est sans doute

aujourd'hui la quintessence de ce type d'hybridation : en dépit de son régime communiste, la nouvelle donne idéologique est « enrichissez-vous ! » ; ce qui pose, une fois de plus, la tension entre le libéralisme économique et le libéralisme politique : jusqu'où les chinois pourront s'enrichir sans bénéficier des droits de l'homme et des libertés fondamentales ? Là encore, là encore, l'Histoire prouve que le commerce, l'échange, le libéralisme économique engendrent la démocratisation des régimes. Montesquieu avait déjà formulé cette idée au XVIIIème siècle avec sa thèse du « doux commerce ».

Enfin, comment ne pas aborder la singularité tragique du continent africain, en marge de la mondialisation contemporaine. Contrairement à ce que soutiennent les thèses tiers-mondistes ou crypto-marxistes sur le « néo-impérialisme », l'Afrique souffre bien plus d'une exclusion de la dynamique économique mondiale plutôt que d'une exploitation néo-coloniale de ses immenses richesses naturelles. Le génocide au Rwanda, en 1994, avec près de 1 million de victimes a été perpétré dans l'indifférence générale et l'indolence des institutions internationales.

En dépit de sa position stratégique, au centre de l'espace-monde, celle-ci est plus que jamais marginalisée : l'économie africaine représente seulement entre 3 et 6% de l'économie mondiale. Le berceau de l'Humanité, semble imperméable à une véritable dynamique de modernisation et d'occidentalisation comme ont pu l'opérer avec succès les pays asiatiques à partir des années 1960.

Conclusion

Les idées et les représentations dans la construction de la légitimation des valeurs occidentales

L'hégémonie d'une culture, de son idéologie, de son expansion, sont étroitement liées à la légitimité que les peuples qui la reçoivent, lui attribuent. La force et la séduction des valeurs occidentales reposent sur le principe fondateur de la « liberté individuelle » comme facteur de réalisation de l'individu moderne dans un champ des possibles, lui-même non fini, libéré du religieux, de la tradition et de la tyrannie.

Or pour que ces valeurs continuent d'exercer leur séduction et d'être désirées partout à travers le monde par les peuples, il est nécessaire qu'elles ne soient pas associées à l'arrogance occidentale sous peine de voir le ressentiment des pays dits du « Sud » exploser.

Dans les années à venir, en effet, l'Occident risque d'affronter le ressentiment vis-à-vis des populations sur lesquelles l'occidentalisation exerce une fascination-répulsion, comme disent les psychanalystes. Risque accru si les inégalités de condition explosent dans les décennies à venir sous peine de voir se rompre « le sens de la communauté humaine » comme disent les auteurs chrétiens. Le rêve kantien d'une paix perpétuelle et les utopies postmodernes actuelles pourraient rapidement devenir des chimères en cas de déchaînement du ressentiment. Etre hégémonique tout en étant légitime, tel est le nouveau défi pour l'Occident dans ce monde global aux prémises du XXIème siècle.